

## “Seul au monde”, vingt-cinq ans après : trois bonnes raisons de le (re)voir sur Netflix

Le film de Robert Zemeckis, qui met en scène Tom Hanks en Robinson des temps modernes, est de retour. Bonne nouvelle : cette aventure philosophico-insulaire n’a pas pris une ride.



Tom Hanks, dans la mouise sur une île déserte.

Par **Caroline Veunac** – [Publié le 26 avril 2025](#)

**S**huck Noland ([Tom Hanks](#)) sillonne le monde pour veiller au transport de colis FedEx, entreprise à laquelle cet employé modèle se dévoue corps et âme. Entre deux vols, le monsieur Tout-le-monde obsédé par la montre passe embrasser Kelly (Helen Hunt), la petite amie patiente qu’il pourrait bien finir par épouser. Mais lorsque son avion se crashe au milieu du Pacifique, le citadin, seul rescapé, doit faire face à la solitude, et apprendre à survivre avec presque rien, sur un bout de terre chauffée par le soleil et balayée par les pluies. Sorti en 2000, *Seul au monde* fait le trait d’union entre [Robinson Crusoe](#) et la série *Lost*, autre histoire d’île et de naufragés qui lui succédera quatre ans plus tard. Le film de Robert Zemeckis déploie une narration composite, à la fois récit d’aventures, conte philosophique et drame sentimental.

### C’est mieux que “Koh-Lanta”

*Seul au monde* sort la même année que *Survivor*, l’équivalent américain de *Koh-Lanta*. Année faste pour les amateurs de robinsonnades... Le film et l’émission font appel à notre fascination pour les histoires de survie en milieu hostile, et pour les métamorphoses physiques extrêmes qu’elles engendrent. Pour jouer Chuck Noland, Tom Hanks a pris 27 kilos, avant de tout reperdre et d’adopter la silhouette neuve du personnage revenu à l’état de nature. On s’amuse beaucoup à voir le héros se métamorphoser, chercher comment fracasser une noix de coco ou faire du feu avec trois brindilles. Les scènes d’action sont impressionnantes — de l’accident d’avion du début, qui préfigure celui de *Lost*, à une équipée sur un radeau de fortune.

Mais la beauté de *Seul au monde* est surtout contemplative. Loin de l'esprit de compétition de la télé-réalité, la mise en scène limpide de [Robert Zemeckis](#) et l'intelligence du scénario de William Broyles Jr. engagent une méditation sur le dénuement existentiel et ce qui donne un sens à nos vies. Plus d'une heure se déroule quasiment sans parole : pour un film hollywoodien, le geste est radical. Et tant pis si, dans l'épilogue, le scénariste a soudain des scrupules et se fend d'un monologue inutilement explicatif... Cette petite scorie ne suffit pas à gâcher l'émotion finale.



Et le feu, fut.

### Tom Hanks est au sommet de son art

Comédie romantique, mélo, thriller... Alors âgé de 44 ans, doublement oscarisé pour [Philadelphia](#) (1993) et [Forrest Gump](#) (1994), Tom Hanks a déjà prouvé qu'il pouvait tout jouer. *Seul au monde*, dont il a eu l'idée originale en lisant un article sur FedEx, est un peu son best of. Il y transcende sa physionomie candide pour incarner la mutation de Chuck, du *salary man* zélé à l'ermite hirsute, puis à l'amoureux au cœur brisé.

Outre la performance physique, son interprétation se distingue par sa finesse émotionnelle, entre la colère et l'espoir, l'instinct de survie et la folie qui menace. Et ce d'autant qu'il n'a personne à qui donner la réplique... si ce n'est Wilson, un ballon de volley trouvé sur la plage, sur lequel Chuck dessine un visage, et dont il fait son Vendredi. Dialoguer avec un bout de caoutchouc sans avoir l'air ridicule n'est pas donné à tout le monde, mais avec Tom Hanks l'exercice devient poétique : ménageant des silences pour laisser à son compagnon inanimé le temps de lui répondre, il donne vie à des dialogues imaginaires qui racontent notre viscéral besoin d'altérité. Mieux que crédible, il est simplement bouleversant.

### Le confinement est passé par là

*Seul au monde* est particulièrement intéressant à revoir après que chacun de nous a fait l'expérience de l'isolement face à la pandémie (même si c'était dans le confort d'un foyer). Avec son héros qui déjeune à Moscou et dîne à Memphis, ses avions et cargos de marchandises, ces colis FedEx qui échouent sur les rivages les plus lointains mais ne sont pas toujours d'un grand secours quand il s'agit de subsister, l'histoire de Chuck Noland racontait en filigrane, il y a déjà deux décennies, la globalisation des biens de production, au détriment de la proximité physique du lien humain.

Sans aller jusqu'à affirmer qu'un autre monde est possible, comme on l'a espéré à l'issue du [confinement](#), ce film dont le succès commercial s'est joué des frontières (il fut troisième au box-office l'année de sa sortie) recèle une critique light de l'économie mondialisée et du rapport au temps qu'elle impose. Une invitation à ralentir, toujours pertinente aujourd'hui.